

Il faut avoir l'habitude !

Autor(en): **M.-E.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211117>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA JEANNETTE TRIOLET

Lo pouro Vèvon Triolet l'étai ai rancot. L'avai z'u on coup de frâ que l'ai étai tsesi su l'estoma et du onna dizanna de dzo on vayai que tot bounameint l'allâve tot pllian, mâ drâ ein an, contre lo cemetiô. Tot parâ on a bi fîre crâno qu'on diâbllo, quand l'è qu'on vo dit: « Faut modâ po l'èternità » et preindre son beliet d'allâ (ma pa de reto), cein vo rebouille et vo baille la pi d'ofie. Cein que Vèvon regrettâve lo mè l'étai sa fenna, la Jeannette, que l'étai pe morta que viva decôte li. L'avai bin z'u amâie du lo temps que n'irant que boun' ami, et bin ravigoteinta que l'étai oncora. Cein l'ai fasâi mau bin de la vère dinse pliorâ et segottâ et me l'ai desâi dinse po coudhî la consolâ on bocon :

— Ma pouâ Jeannette, t'è faut pas t'è dèpitâ. L'è su qu'on a ètâ benhirâo l'è doû. E-te pas veré ?

— Oi i !... ! desâi la Jeannette ein pllioreint.
— Eh bin ! vâi-to, aprî que sarî mort, t'è foudrâ t'è remaryâ. Ne crâi-to pas ?

— Oi i !... ! fasâi la Jeannette ein segoteint.
— Mon cousin Pierro sarâ on bon parti. Lo voudrâi-to ?

— Nâ â â... ! fasâi la Jeannette ein niousseint.
— Mâ porquie, l'amerâi-to pas ? Porquie ne lo vâo-to pas ?

Et la Jeannette ein tchurleint quemet on tsin qu'on couiste l'ai repond adan :

— L'è que, l'ai a bouit dzo, i'è promet â noutron vesin Iodi de n'ein min maryâ d'autro que li, et que t'è farâi ta bière po rein ! Sâi pi sein couzon.

MARC A LOUIS.

Pas facile. — Au guichet d'un bureau de secours :

L'employé distributeur de secours essaie de faire comprendre à une solliciteuse un peu exigeante que par ces temps de guerre et de crise, il faut restreindre ses dépenses, « se serrer » un peu.

Alors, la bonne femme :

— Mais, mossieu, je suis en espérance depuis huit mois; comment, je vous en conjure, voulez-vous que je me serre dans une situation pareille ?

LA SENTINELLE SOUS LE PONT

(Nouvelle suisse.)

I.

Le ruisseau est gros à cause de l'orage de ce matin. La pluie a bien rafraîchi le temps. Hier on transpirait sans bouger, ici-même, à l'ombre du pont. J'aurais dû mettre mon gilet sous ma tunique. Quand on me relèvera à onze heures, je serai gelé. Avec ça, la soif ! Comment peut-on avoir si soif par une soirée si fraîche ? C'est ce bruit de ruisseau qui donne envie de boire. Cette sacrée herbe glissante et ce rebord de terre grasse m'empêchent d'arriver jusqu'à l'eau. Sinon j'en boirais, ma foi, quoique l'eau et moi...

Le fusilier Romet sourit, sans terminer la phrase qu'il s'est dite à mi-voix. Puis, se redressant, il remet à l'épaule le fusil sur lequel il s'appuyait :

— Ose-t-on boire de l'eau, quand on monte la garde ? Défendu de fumer, de causer, de manger. Ma foi, on ne doit pas même boire de l'eau.

Fatigué par les factions et les demi-repos de sa longue journée militaire, bercé par le ruisseau qui gronde doucement à ses pieds, Antoine Romet de Lussy reprend sa lente promenade de sentinelle sous le pont.

Ses cheveux gris, trop longs, se recourbent sur le petit avant de cuir bouilli qui fait le tour de son képi. Son dos se voûte dans la tunique à martingale. Il n'est très vif ni d'esprit ni de corps. Mais il est ferme encore sur ses jambes maigres, et fermement résolu à observer la consigne. Il a toujours pris la vie au sérieux. Il est grave, sauf le samedi soir et le dimanche quand il sort de la pinte avec

un verre de trop. L'allocution du capitaine, avant-hier, à la mobilisation de sa compagnie de landsturm, l'a ému. Il n'a pas peur des Prussiens. Il espère revoir sa femme et sa petite avant la fin de la quinzaine. Mais le capitaine a dit que l'heure était grave et qu'il fallait observer la consigne. Antoine Romet sent obscurément que l'heure est grave et que la consigne est une chose solide à quoi l'on peut se tenir, comme il se tiendrait à ce jeune frêne si son pied glissait sur la berge du ruisseau.

Il frissonne dans l'air humide de cette soirée de septembre; il a transpiré hier; il a soif.

Soudain, un bruit sur le sentier. Romet abaisse son fusil, l'index sur l'anneau de la culasse.

— M'sieu, fait une petite voix craintive, m'sieu, c'est pour vous !

La nuit s'ouvre et Romet voit surgir tout près de lui, dans la lueur blanchâtre qui monte du ruisseau, une gamine enveloppée d'un châle, qui porte au bras un panier ouvert.

— Comment, Céline, tu es dehors à ces heures ! Tu n'as pas peur des balles ?

Romet s'attendait à se trouver face à face avec un de ces rôdeurs qui font dérailler les trains ou sauter les ponts, et dont le grand Belet parlait hier soir, sur la paille. La présence de la fillette de la maison isolée, dont on aperçoit la lumière là-haut, au tournant du vallon, le rassure et il est encore plus content que surpris.

— Le linge qu'il faut rendre demain n'était pas prêt, explique-t-elle, confuse. Maman a repassé depuis le goûter. Alors, on a vu qu'ils venaient vous poser à neuf heures. J'ai dit que vous deviez vous ennuyer tout seul sous le pont et que vous prendriez bien quelque chose. Maman m'a dit qu'elle voulait bien vous envoyer le panier, mais qu'elle était trop pressée pour sortir, qu'il fallait que je vienne.

— Cette charrette de gamine, elle n'a pas peur que les Prussiens sortent des buissons !

— Oh ! vous êtes là, au bout du sentier. Si je criais en chemin, vous m'entendriez et maman aussi.

— Tu crois qu'ils te laisseraient le temps de crier ! C'est égal, ta maman est une brave femme et tu es une brave gamine. J'ai une soif de lundi matin. Un verre de vin fera plaisir.

Dans la joie de cette bonne surprise, Antoine Romet oublie la gravité de l'heure, le képi, la tunique et la consigne. Il prend son fusil sur le bras gauche, caresse les cheveux de Céline de sa main libre et se penche sur le panier couvert. Céline recule d'un pas, embarrassée.

— M'sieu, maman m'a dit que le baril de vin était vide et que la piquette n'était pas assez bonne pour un soldat; on la fait pour les lessiveuses. J'ai pensé que vous aviez froid. Alors j'ai remis sur le fourneau la soupe qui restait du goûter et je vous l'apporte bonne chaude dans ce pot.

Elle lève le couvercle du panier et découvre un pot de terre bas et large, qui fume dans la nuit froide.

Déception. Vous avez soif. Par avance le liquide frais vous glisse sur la langue, et c'est délicieux. Vous tendez la main vers le verre de vin, et voici qu'on vous offre une cuillerée de soupe aux pommes de terre, chaude, avec des petits grains salés... Romet reprend son arme dans la main droite, rapproche les talons et, grave, il réfléchit. Le regret du vin lui fait dédaigner la soupe; il va refuser. Mais il sent qu'il a le dos froid et que le chaud lui ferait du bien, et c'est une raison d'accepter. Il hésite, ne sachant à quoi se résoudre, comme à son école de recrues, il y a vingt-trois ans, il ne savait de quel pied partir quand le caporal commandait : « Marche ! ». Alors il restait immobile, feignant de n'avoir pas entendu le commandement. Il reste immobile, et fixe du regard la pile du pont. Les secondes passent. Aucun rôdeur ne sort de l'ombre et la décision ne vient pas.

— M'sieu, vous n'aimez pas la soupe ? demande Céline d'une petite voix triste.

Un trait de lumière frappe le cerveau de Romet. Il se redresse, toussotte pour s'éclaircir la voix et prononce, avec la joyeuse assurance du nageur qui reprend pied après un plongeon périlleux :

— J'aime la soupe, mais la consigne me défend de boire et de manger.

(A suivre.)

PIERRE CHARBONNIER.

La force de l'habitude. — Un commerçant écrit de son bureau une lettre intime et termine ainsi :

Je vous embrasse de tout mon cœur, ma chère et douce petite femme.

Votre dévoué,
Boireau, Guibollard & Co.

IL FAUT AVOIR L'HABITUDE !

L'EXCELLENT Tartempion, reporter au *Réveil de Landerneau*, n'a qu'une haine : celle de ce qu'on est convenu d'appeler le monde, le grand monde. Dans ce milieu-là, il se sent dépaysé, commet maladresses sur maladresses, marche sur les pieds des dames, s'empêtre dans leurs jupes, débite des niaiseries et s'ennuie, s'ennuie... On le considère généralement comme un idiot du genre inoffensif.

Tartempion aurait bien voulu consacrer exclusivement sa lyre aux feux de cheminée et autres accidents de tramways. Mais son directeur, hélas ! ne l'a pas compris. Et pas plus tard que ce matin, il l'a envoyé interviewer le roi d'Angleterre, de passage à la gare.

D'un pas chancelant, la mort dans l'âme, le pauvre Tartempion se dirige vers la station. Après mille et une discussions avec la gendarmerie, les hommes d'équipe et le chef de gare, il parvient à pénétrer sur le quai, juste au moment où stoppe le train royal. Un monsieur barbu, londrès aux lèvres, descend d'un wagon, s'ébroue et commence à faire les cent pas le long du trottoir.

Tartempion (*plus mort que vif*). — C'est le roi ! Que va-t-il se passer ? (*prenant son courage à deux mains*). Enfin, allons-y ! Après nous le déluge !

Il s'approche et, timidement :

Tartempion. — Votre Majesté a fait un bon voyage ?

Le roi. — Yes !

Tartempion. — Allons, tant mieux, tant mieux ! (*à part*) Que lui dire, maintenant, que lui dire ? (*Inspiré soudain*) Et le prince de Galles, Majesté, il va bien le prince de Galles ?

Le roi. — Yes !

Tartempion. — Un charmant jeune homme vraiment !

Le roi. — Yes.

Tartempion (*prenant activement des notes pour se donner une contenance*). — Oui, oui ! Une riche nature, certainement. Ici, à Landerneau, on en dit beaucoup de bien. Il fait toujours du football, sans doute ?

Le roi. — Yes.

Tartempion (*qui ne sait plus ce qu'il dit*). — Et tout le monde va bien à la maison ?

Le roi. — Yes !

Tartempion (*lyrique*). — Ah ! l'Angleterre ! Quel pays ! La Tamise ! l'Irlande, l'Ecosse, le... le...

Le roi. — Yes !

Tartempion. — Les brouillards...

Le roi. — Yes !

Brusquement, le roi tourne le dos à son interlocuteur et regagne son wagon. Allégé d'un gros poids, Tartempion regagne son bureau et fiévreusement, se met à écrire :

« Nous avons eu ce matin l'immense privilège d'être admis auprès du roi d'Angleterre lors de son passage dans notre gare. L'illustré souverain a bien voulu nous faire part de ses impressions de voyage. Très simplement, et très aimablement aussi, Sa Majesté, qui s'exprime en un français très pur, nous a entretenu de sa famille royale et nous a donné, au sujet de celle-ci, les détails les plus captivants. »

Tartempion est lancé. Rien désormais ne saurait arrêter son élan. Le soir, au *Café du Commerce*, ses amis le félicitent chaleureusement propos de son article.

Et Tartempion de se laisser faire.

— Mais, dis-donc, demande quelqu'un, n'est-ce pas un peu gênant d'interviewer comme ça des personnages si haut placés ?

Tartempion (avec un aplomb imperturbable). — Gênant ? Allons donc ! J'aurais voulu que tu nous entendes bavarder ce matin, moi et le roi ! Seulement, il va de soi que pour faire ce métier là (négligemment) il faut avoir l'habitude du monde, du grand monde...

M.-E. T.

Ce que c'est que de nous ! — Un monsieur rencontre, dans la rue, un malheureux qui sollicite un secours.

— Vous avez les deux bras coupés, mon pauvre ami ?

— Oui m'sieu.

— Et c'est ce qui vous met dans la triste obligation de tendre la main ?

C'EST LA GUERRE !

La grande tragédie qui couvre de sang, de ruines et de tombeaux une grande partie de l'Europe, imprime, ainsi que ses causes, apparentes ou réelles, une trace profonde dans l'âme de tous les humains, petits et grands.

Un groupe d'enfants des deux sexes discutait avec passion, un jour en sortant de l'école, des caractères divers des peuples entrés dans l'arène. L'un des orateurs en herbe dit à son auditoire :

— Pensez-vous que le péril slave ?...

A ce moment, survient une grande sœur du jeune tribun, elle est en service dans un village des environs et vient prendre des nouvelles de son père, gravement malade.

La guerre l'inquiète fort peu ; elle songe à son pauvre père, souffrant loin d'elle. Après avoir entendu la question de son frère, elle se sent rayonnante et soulagée de ses craintes amères, elle bondit vers le gamin surpris, et lui demande :

— Il va mieux... alors, comment... le père, il se lave ?...

DAVID.

Appréciation. — Un petit gommeux vient de divaguer pendant une heure avec un aplomb gigantesque — c'est la caractéristique de l'emploi.

— Eh ! bien, demande à l'un de ses amis, l'oncle, émerveillé de la façon de son neveu, comment le trouvez-vous ?

L'ami, un peu embarrassé :

— Il n'a pourtant pas l'air... bête !

EN FURETANT

FURETANT, ces jours derniers, dans les trésors d'un bouquiniste, un de nos lecteurs découvrit soudain, égaré dans quelque vénérable in-quarto, un feuillet de ce vieux papier jauni, dit « à la cuve », ferme et sonnant, aux bords non rognés, qu'aimaient nos arrière-grands-pères. Ce feuillet, dépareillé, était, sur ses deux faces, couvert de cette écriture régulière, élégante, calme, surtout, et réfléchie, qui caractérisait ce bon vieux temps, si différent de l'existence enfiévrée que nous vivons. C'étaient des vers. Une petite note, au bas de l'une des pages, indiquait qu'il s'agissait d'un « A propos », quelque pièce de circonstance rimée, sans doute, par un convive facétieux d'un joyeux festin d'amis. Et ces amis étaient des Vaudois, des Lausannois, ainsi qu'en témoignent leurs noms. Aucun d'eux, hélas ! ne saurait aujourd'hui s'émouvoir des épithètes dont l'auteur a flan-

qué leurs noms ; la guerre européenne ne leur chaud plus guère. D'ailleurs, fussent-ils encore de ce pauvre monde, ils auraient tous assuré-trop trop d'esprit pour prendre la mouche.

Voici ces vers. C'est bien dommage que nous n'ayons le morceau tout entier :

Et le sage François, ce nestor de Lausanne
Qui ne sortoit jamais sans enfermer sa femme
Auroit-il commencé son Messager boiteux
Pour instruire, éclairer, endoctriner les gueux.
En lui les indigeans ont-ils trouvé leur père
Sa bourse s'ouvre-t-elle en voyant leur misère ?
Ou seroit-il toujours tel que je l'ai connu
Donnant mille conseils plutôt qu'un quart d'écu ?
Salue de ma part Rouge de la Vuachère
Aussi bien que Lacombe et le fils et le père.
Euler et Martinet sont-ils toujours plaisants,
Amusent-ils le monde encore à leurs dépens ?
Bocherens de Gryon est-il dans son village
Terminant un procès, faisant un mariage ?
Se conduit-il toujours avec la grièveté
Qui fait accompagner de tant de majesté.
Duvoisin fabriquait-il toujours des filles ?
Saunier compose-t-il encore des vaudevilles ?
Fiaux braille-t-il encore le psaume à la main,
Piguet va-t-il aux eaux toujours aussi matin
Et l'agent Veyrassat se montre-t-il alerte
Mérite-t-il enfin d'avoir l'écharpe verte.
Mais que font les Renou Abram, Isaac, Jacob
Les neveux et cousin le cher ami Jacot.
Tu me diras un mot de Barraud le Ministre
A-t-il toujours son air de pédant et de cuistre.
De Barraud tu peux bien passer droit à Burnat,
Je m'imagine qu'il est toujours le même fat.
Bourrillon le Notaire est-il toujours comique
Conserve-t-il encore l'air d'un poulet étique.

Salue

Jaques Pathoud, Tissot, DeFelice, Aguet,
Malherbe, Agassiz, Jean Gilleyron, Tachet
Chavanes, Roux, Bugnon, Gautheron, de Miéville,
Salue aussi Bournet quand tu iras en ville,
Salue Adam Tissot, son fils le charpentier.
Qu'est devenu Vittvert et que fait Monastier
Embrasse nos amis Rouge, Rahud, Bessièr
L'humeur de ce dernier est-elle toujours fière.
Salue les Duret et les trois Hoffmann
Pour Giégler l'on m'a dit qu'il étoit à Milan
Tu diras à Chapon que la raison l'éclaire
De percer de la foi le frivole mystère
Dapples le Justicier, je le salue aussi
De même que Hurthaud et Real nos amis.
Salue de ma part Vallotton et Lanteyres
Je dois à ce dernier, je crois, quelques elistères,
Dis au frère de Clerc que nous le saluons
Sa femme a mis au monde m'a-t-on dit deux gar-
Tu n'oublieras pas le bel esprit Bastie [cons.
A propos mène-t-il toujours la même vie ?
Vuillamoz nous dit-on (ce lieutenant fiscal),
Tire des conclusions au séjour infernal.
Embrasse aussi pour moi Raymond de la Tribune,
Sans doute il atteindra la plus haute fortune,
Voit-on briller en lui ce courage éclatant
Qui se fit admirer jadis en St-Laurent.
Déplore-t-il encore cette male éloquence
Qui réduisit toujours les tyrans au silence
Le compte-t-on déjà parmi nos magistrats
Son nom fait-il encore trembler les sélerats ?

— Nombreux portraits d'actualité dans le dernier numéro de *La Patrie suisse* : le Dr Mermod, Ad. Ribaud, Alfred Bouvier, Edouard Brot, A. Sarasin. La Croix-Rouge, la Mobilisation, justifient la publication de nombreux et intéressants clichés.

Préférence. — Aimez-vous le piano ? demandait-on à Théophile Gautier.

— Je le préfère à la guillotine.

Le bonheur conjugal. — Une jeune paysanne s'en va épouser un veuf.

— A-t-il rendu sa première femme heureuse ? lui demande-t-on.

— S'il l'a rendue heureuse !... Elle a la plus belle tombe du cimetière !

UNE ENTREVUE DE NAPOLEON I^{er}

AVEC LE ROI DE PRUSSE

Racontée par un grenadier de la garde.

L'HISTOIRE que voici — elle n'est pas d'aujourd'hui — nous est communiquée par un de nos fidèles lecteurs. Les événements actuels lui donnent un regain d'actualité.

La Rose. — Dis donc, Sans Chagrin, as-tu t'été en Egypte, dans c'te fameux pays, là où que la terre est du sabre, où qu'un pékin de soleil vous tombe sur la coloquinte, vous fend le baptême en quatre et vous dessèche le béguin, où qu'on ne rencontre pas le moindre petit verre de schnic pour vous rafraîchir l'équinosque ?

Sans Chagrin. — Non, j'ai pas t'été en Egypte ; mais j'ai t'été à Tilsitt et j'ai lavé mes guêtres dans le Niémen.

La Rose. — A Tittesite !!! Queuque c'est qu'c't'animal-là ? Raconte-nous ça, si ça ne te foule pas la rate.

Sans Chagrin. — Attends que j'arrange mon bonnet de police sur le coin de l'oreille, que j'te raconte ça...

Un jour que j'étais en sentinelle à la porte du petit tondu, il n'y avait pas plus d'une heure que j'étais à croquer le marmot, et à souffler dans mes doigts, quand j'vois venir un grand gredin, le brûle-gueule en gueule, les bottes bien cirées et monté sur un grand coquin de cheval qui vient me demander d'une voix sucrée et du bout des lèvres à voir l'empereur Népulion. — T'es-tu pas fichu dans le blanc des yeux, que je lui dis comme ça, que l'Empereur Népulion voit tout le monde, et surtout des gredins comme toi ?

— Oh ! qui me dit ; le vulgaire des gredins, je n'dis pé, m' moé ?...

— Eh bien !... toé... hein ! qu'est que t'es toé ?

— Oh ! qui me dit ; moé, je suis le Roé de Prusse.

— Dans ce cas-là, que je dis, ma fine c'est, différent, une majesté ! ce n'est pas de la petite bière, je m'en vais demander si faut que tu entres.

Et je vais demander si faut qu'il entre ; on me dit : « Qu'il entre. »

Il entre. Le petit tondu s'occupait à se promener au milieu de sa chambre, le brûle-gueule en gueule, en pensant à ce qu'il avait à faire...

N'aperçoit pas sitôt le citoyen Guillaume, qu'il jette son brûle-gueule sous la cheminée, rengeine son épée, dégaîne son compliment et lui dit :

— Si dans trois mois la couronne ne sert pas de collier au petit chien de madame Marie-Louise, je veux être pendu et que la foudre m'écrase.

Le Prussien, sans souffler la moindre chose, n'attendit pas davantage, battit de la semelle sur le parquet et partit en courant sans demander son reste.

Grand-Théâtre. — Demain, dimanche, à 8 h. du soir, nous aurons une seconde de *La Flambee*, pièce en 3 actes, de Kistemækers, d'un très puissant intérêt dramatique et qui est admirablement interprétée par les excellents artistes de notre troupe.

La saison touche à sa fin. C'est le moment, pour les amateurs de théâtre, de profiter.

Kursaal. — Hier soir, vendredi, le rideau de la coquette salle de Bel-Air s'est levé sur un nouveau succès, un vaudeville désopilant de Maurice Hennequin, *Aimé des femmes*, qui a fait la joie d'une salle très garnie. Ce gai spectacle sera donné tous les soirs, jusqu'à mercredi, inclusivement. Demain, dimanche, matinée à 2 1/2 heures.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.